



La politique est une scène expérimentale

Bruno Latour

Un nouveau modèle politique va-t-il naître au Théâtre des Amandiers à Nanterre ? Du 29 au 31 mai, 7 mois avant le 21^e sommet international sur les changements climatiques à Paris, Le Théâtre des Négociations immerge les spectateurs dans une simulation de la Conférence des parties, ponctuée par des conférences pluridisciplinaires.

Initié par Laurence Tubiana et Bruno Latour, Le Théâtre des Négociations mobilise 208 étudiants issus d'universités internationales, des architectes, des scénographes, des artistes et des chercheurs. Les élèves du Programme d'expérimentations en art et politiques de Sciences Po [Speap] s'associent à l'équipe de Philippe Quesne, directeur du Théâtre des Amandiers, pour réfléchir aux lacunes de ces sommets et inventer de nouveaux modèles de représentativité.

Ici, le théâtre devient terrain d'expérimentations politiques et artistiques, le climat, un prétexte pour élaborer une nouvelle manière de cohabiter. Bruno Latour et trois élèves du Speap, Clémence Seurat, Tristan Bera et Duncan Evennou, nous présentent un projet qui décloisonne les disciplines et intègre des entités ignorées par les instances souveraines dans débat sur le devenir universel.

Comment est né le Théâtre des Négociations ?

Bruno Latour : « La conférence du climat COP21 [vingt-et-unième Conférence des parties de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques] se tiendra en décembre. Jusqu'à présent, le format de ces négociations spectaculaires n'a pas donné de résultat à la hauteur de la menace. Avec Laurence Tubiana, professeure de Sciences Po et ambassadrice chargée des négociations sur le changement climatique pour la COP21, nous avons eu l'idée de réitérer une simulation que nous avions faite en 2011. On a d'abord changé le format : il ne s'agit pas d'un modèle de Modélisation des Nations Unies, très répandu dans les écoles et utile pour apprendre à négocier, mais qui contribue à l'échec de la vraie négociation. Grâce à Frédérique Ait-Touati, nous avons réalisé une innovation assez radicale : jouer sur la transformation des sentiments et de l'espace permise par le théâtre, au sens de lieu, de scène et de script. Au théâtre, les gens peuvent réagir à des drames qui se déroulent devant eux, représentant traditionnellement les problèmes politiques et moraux de la société. La forme théâtrale est donc particulièrement bien adaptée à la simulation. Enfin, la conception d'ensemble a été travaillée par les élèves de Speap pour redonner du jeu à des choses qui ne sont plus capables de s'articuler, comme la discussion politique, souvent paralysée.

Pourquoi réaliser une simulation en mai, 7 mois avant la COP21 ?

B. L. : « À partir de juillet, il y aura un brouhaha continu d'initiatives, souvent sympathiques, mais qui n'ont pas toujours le temps de réfléchir, ni de faire réfléchir les médias. Nous espérons aussi que l'impact du projet sur les médias décalera un peu la façon dont la vraie COP21 est comprise par le public. En réalité, le problème n'est ni le climat, ni le CO2 mais la re-compréhension de la vie publique. Les arts, le théâtre, la simulation et le jeu peuvent ouvrir de nouveaux programmes publics et susciter des idées originales sur des sujets qui ennuient tout le monde.

Pourquoi soulignez-vous le théâtre dans le titre du projet ?

Tristan Bera : « Selon moi, le projet de Bruno Latour n'est pas de rendre sensible la société civile aux problèmes écologiques, mais plutôt d'atteindre la classe politique puisque ce sont leurs décisions qui sont gelées dans les différentes COP. La forme théâtrale montre le vrai visage de la politique : c'est à dire un théâtre avec des acteurs et des spectateurs cois.

Clémence Seurat : « Pour élaborer le Théâtre des Négociations, on a observé le fonctionnement de ces *Conferences Of Parties* [COP] depuis 21 ans. Hormis l'Union Européenne, ces « parties » ne sont que des États. Selon nous, l'échelon étatique ne peut pas seul résoudre la crise écologique que l'on traverse. Il existe non seulement des échelons locaux, supranationaux et transnationaux à représenter mais aussi des non-humains, des entités, des êtres concernés par la crise écologique et qu'il faut pouvoir écouter. La forme théâtrale nous permet de jouer des représentations, lesquelles s'avèrent très compliquées à incarner hors de la scène de théâtre. Elle permet de paraître plus utopique tout en restant très réaliste. Des étudiants représenteront les océans, l'atmosphère, les forêts, etc. Le théâtre, c'est aussi le porte-parole de ceux qui ne l'ont pas dans la sphère politique. Par exemple, les populations indigènes, non représentées par l'état-nation, auront leur mot à dire dans cette simulation.

B. L. : « Nous distinguons trois dimensions dans la représentation : politique, artistique et scientifique – puisque les phénomènes dont on parle ne sont pratiquement connus que par les sciences. Or, celles-ci sont très rarement remobilisées dans les arts et le théâtre. On essaie donc d'imaginer une triple représentation politique, scientifique et artistique.

Des délégations originales composent ces négociations comme celle des Océans, des Espèces en danger, d'Internet... Comment avez-vous élaboré vos différentes délégations ? Qu'est-ce qui a présidé au choix des pays représentés ?

T. B. : « Nous avons défini nos délégations selon des problèmes territoriaux, scientifiques et parfois politiques. Il y a eu énormément de discussions avec des étudiants de Sciences Po spécialisés en *environmental studies*. On a utilisé un modèle pour être au plus près de la réalité des problèmes politiques.

B. L. : « Nous avons sélectionné des pays qui affichent des positions tranchées lors des sommets environnementaux. Quant aux délégations non-étatiques, comme les forêts ou les océans, elles sont presque présentes dans les vraies COP mais ni officiellement, ni à parité avec les autres délégations. Les océans y sont représentés comme lobby ou élément annexe. Nous lui donnons un coup de pouce en l'élevant à un niveau de souveraineté égal aux États classiques. Les échanges de rôles entre les États et les non-humains me semblent la partie la plus excitante du projet.

Les conférences qui ponctuent les négociations donnent la parole à des anthropologues, sociologues ou encore artistes. Pourquoi n'y a-t-il aucun spécialiste du climat ?

C. S. : « Nous travaillons davantage sur la crise écologique que sur les crises purement climatiques. Il s'agit de multiplier les récits et les points de vue sur la crise écologique pour métaboliser la négociation. Nous ne voulons pas la voir par le petit bout de la lorgnette, simplement à travers un pourcentage de CO₂, mais la mettre en perspective. Nous avons privilégié les approches ethnographiques et anthropographiques de cette crise climatique parce qu'ils abordent des concepts très intéressants liés à la question de l'altérité. Cela nous semble vital puisque l'enjeu de cette crise reste la manière dont on cohabite différemment dans ce monde, à l'heure où disparaissent certaines espèces et endroits.

T. B. : « Ce choix est intrinsèque au projet car nous pensons que le droit des espèces autochtones – humaines et non-humaines – peut être le meilleur argument contre le chaos climatique.

Quelle place laissez-vous aux politiciens ou aux représentants du monde économique et rural ?

C. S. : « Ce sont les élèves qui les représentent. Certains d'entre eux ont eu par exemple des contacts avec des entreprises qui ont mis à disposition des moments de formations. De plus, toutes les délégations réalisent un « position paper » qui décrit leurs positionnements et leurs limites dans la négociation. Même s'il s'agit d'une simulation, ces positionnements sont élaborés à partir du réel. S'il est question d'une ONG, d'une entreprise ou d'un état, les élèves étudient les positions et les documents produits par cette entité pour la représenter. C'est un travail d'enquête et de formation.

B. L. : « Ce qui est intéressant, c'est d'observer ces entités – souvent représentées par des lobbies – en train de négocier leurs propres territoires. Elles doivent exprimer leurs positions directement dans la simulation et non pas en dehors tout en essayant d'influencer les négociations comme cela se passe en réalité. Notre faiblesse politique se révèle sur ce point : ces lobbies – comme l'industrie du pétrole ou la banque – ont des intérêts très importants mais ils ne disent jamais où ils se trouvent précisément, toujours sous couvert d'un système capitaliste abstrait et transnational. On ne peut donc jamais les attaquer. Dans ce Théâtre des Négociations, nous souhaitons qu'ils prennent part à la négociation, qu'ils soient représentés avec leurs délégations et qu'ils affirment clairement les territoires qu'ils occupent et ce pourquoi ils sont prêts à mourir.

Comment avez-vous mis en scène cette simulation ?

T. B. : « Notre mise en scène reste fidèle au modèle scénographique et architectural de la COP de Paris. On a d'ailleurs rencontré ses architectes. Des assemblées plénières occuperont une salle transformable. Parallèlement, de petits pôles de discussions s'installeront partout dans le théâtre. La scénographie investit toute la structure. Philippe Quesne a eu l'idée d'ouvrir la salle transformable sur l'extérieur pour faire entrer l'extérieur dans l'intérieur d'une assemblée politique.

Duncan Evennou : « Même si le processus de création est inspiré du format réaliste des négociations, on a tenté de décaler celui-ci avec la venue de partenaires comme le groupe d'architectes allemands RAUMLABORBERLIN, lesquels nous ont beaucoup aidé sur le design et la conception d'ensemble du projet. Les exigences de chacun se sont impactées entre elles et ont ainsi modifié les habitudes de travail de l'ensemble des groupes – élèves de Sciences Po, Speap, chercheurs, etc. –. Il fallait comprendre un format classique puis parvenir à opérer ce genre de déplacement pour atteindre un autre résultat de négociation.

Qu'appelle-t-on l'anthropocène ? Pourquoi ce concept fait-il débat dans le cercle scientifique ?

B. L. : « Tout le monde en débat dans le monde entier. Ce concept est issu des sciences géologiques. L'anthropocène décrit un lien entre l'histoire humaine et l'histoire de la Terre. Jusqu'ici, on étudiait l'histoire de la Terre peuplée par les humains, comme un jeu d'échec – le plateau et les pièces – mais cette situation s'est transformée. C'est comme si les pièces, à force de bouger sur le plateau, avaient modifié le plateau et vis-versa. Les humains évoluent dorénavant sur une scène instable. Ce sujet est discuté parce qu'il est difficile de dater l'anthropocène, depuis – 2000 avant J.C. jusqu'à 1945. La plupart de la littérature à ce sujet se base sur 1945 car c'est à cette date que l'on peut repérer des transformations géologiques dues à l'activité humaine qui n'existaient pas avant. Ce terme a engendré de l'intérêt chez des sociologues, des théologiens, des philosophes etc., ce qui affole les géologues. De plus, le débat prend une dimension politique. Si l'anthropocène date de 1945, alors la responsabilité de cet événement est locale. Si elle date de – 2000 avant J.C., la responsabilité est plus difficile à attribuer. Les sensibilités politiques de droite préfèrent un anthropocène long, celles de gauche, un anthropocène très court.

Qu'est-ce que les disciplines comme la sociologie, la philosophie ou les arts peuvent apporter à ce débat ?

T. B. : « Puisqu'on essaie de définir comment vivre dans un monde commun, on cherche donc à se connaître les uns les autres. Les disciplines humaines sont tout aussi importantes que les sciences dures comme la géologie. Il faut s'interroger sur les causes et les manières dont s'est produite la crise écologique et sur nos champs d'action actuels. Le climat n'est pas qu'une question écologique, c'est une question humaine, d'économie et de cohabitation. »

Make it work, le Théâtre des Négociations du 29 au 31 mai au Théâtre Nanterre-Amandiers.